

MONA

Son visage est défait, décomposé, et ses yeux sortent de sa tête. Une lourde larme coule sur sa joue déformée par les pleurs. Elle serre les mains contre sa bouche, tient son mouchoir comme si elle voulait s'étouffer avec. Elle me regarde et sa souffrance est vive, toujours la même chaque fois que je viens la voir, le mercredi après-midi depuis des mois. Sa douleur silencieuse me touche, s'imprime à l'intérieur de moi dans un grand vacarme. Peut-être parce qu'elle est pleine de couleurs. Du jaune, du vert, du mauve la dessinent, accompagnent les traits noirs et coupants de son portrait en mille morceaux. Ces trois mots auraient fait un bon titre pour cette *Femme qui pleure* de Picasso¹.

Cette toile, je ne me lasse pas de la regarder. J'ai passé des heures à l'observer, assise sur ce fauteuil en mauvais cuir, dans le calme de cette salle où le gardien ne semble plus prêter attention aux chefs-d'œuvre qui l'entourent. Je connais ce tableau par cœur. Souvent, quand j'ai un coup de cafard

¹ Les tableaux cités dans le roman ne sont pas tous situés en France, comme celui-ci qui se trouve en réalité au Tate Modern, à Londres. Une liste détaillée des œuvres mentionnées se trouve en fin d'ouvrage.

Point de fuite

ou de stress et que je veux me changer les idées, je ferme les yeux pour le reproduire sur l'écran blanc de ma mémoire. À la place du grand maître, je trace les formes pointues, le chapeau rouge surmonté d'une fleur bleue, le puzzle de cette tristesse qui me saute dessus dès que je l'aperçois au musée. Bien sûr, mon résultat n'est pas à la hauteur de l'original et ne le sera jamais, quels que soient mes efforts.

Tous les mercredis après-midi, avec une dizaine d'autres artistes en herbe, je rejoins madame Lenoir, la professeure d'arts plastiques, devant la billetterie du musée. On la suit au premier étage, devant une œuvre qu'elle a choisie pour nous. Perspective, ombres et lumière, mouvement, on se jette sur le papier à dessin pendant une heure et demie. Elle passe d'un élève au suivant, souligne les défauts de son doigt jauni par le tabac, se poste derrière nos épaules avec son œil perçant et ses mots francs. Elle n'est pas du genre à lancer des fleurs.

— *Les meilleurs d'entre vous ont encore tant de choses à apprendre pour se démarquer.*

Régulièrement, madame Lenoir prononce cette phrase à mon intention. Elle connaît mes objectifs, le concours à venir et l'intransigeance du jury.

— *Tu es capable de réussir, Mona, à condition de placer le dessin au-dessus de tout.*

Dans mon carnet de croquis, je dessine pendant des heures, partout et n'importe quoi. Des inconnus qui lisent leur journal, ma mère au téléphone et mon père fourré dans ses guides de voyage, un baiser d'Adri et Mathis, une casserole sur le feu, une canette abandonnée dans la cour du lycée ou le prof qui explique des théorèmes sans intérêt. Je croque mon quotidien à longueur de journée, mon crayon bien taillé entre les doigts. C'est plus sain qu'une cigarette,

plus addictif aussi, je crois. Madame Lenoir nous répète qu'il ne faut jamais lâcher. Gribouiller, gribouiller, gribouiller jusqu'à trouver son style. Sa manière unique et originale de représenter la réalité.

Pour dessiner, je préfère rester seule et debout. Je gravite à petits pas autour du modèle, j'avance, aussi concentrée qu'un faussaire sur un ersatz, et je recule pour changer de point de vue. Pendant le cours, les autres s'installent en tailleur sur le parquet, agglutinés comme un essaim d'abeilles, aussi bruyants qu'elles. Antonin, le nouveau, s'assied avec eux. C'est sa première après-midi parmi nous, mais ce grand blond aux cheveux en bataille a déjà pris sa place dans le groupe. Il est à l'aise, détendu, et les filles gravitent autour de lui comme des planètes brillantes. Leurs murmures et leurs rires me dérangent et ralentissent la cadence de mes traits. Je me retourne pour leur demander de baisser d'un ton et, déjà, Antonin me sourit, ne regarde plus que moi. Pendant que je poursuis mon travail, il étudie mes courbes avec insistance. Je le surprends à plusieurs reprises, plus absorbé par ma silhouette que par celle d'une odalisque du XIX^e siècle. Moi, je ne perds pas de temps à l'observer. Seul mon dessin compte. Mon crayon voyage sur la page et je termine l'exercice la première. Madame Lenoir relève quelques faiblesses que je m'empresse de rectifier, puis elle hoche la tête, se tourne vers une élève en difficulté tandis que je m'échappe au troisième étage. J'y retrouve Dora Maar, cette femme cassée de Picasso que j'aime tant.

YCAKE

Je la vois apparaître et c'est un éblouissement. Flaubert et son *Éducation sentimentale* n'auraient pas dit mieux.

Pas de chapeau de paille ni de robe en mousseline, mais un turban coloré dans sa chevelure couleur pourpre et une robe noire qui épouse son corps contre lequel j'ai envie de presser le mien. Une vague de chaleur m'irradie et mon pouls s'emballe violemment. Me ferait-elle perdre la tête ?

Je sens avec une détermination farouche que c'est celle que j'attends depuis toujours. J'avais la certitude, tout au fond de moi, que nos chemins finiraient par se rencontrer. Ce jour est arrivé et je n'ose y croire. C'est trop facile, trop beau, trop inattendu soudain, comme si l'Univers avait entendu mes prières. Le bonheur est là, à portée de main, à trente mètres de moi.

Mon oxygène, ma bouée, mon idéal, celle qui comblera mes nuits de solitude, qui me fera oublier la noirceur de ma vie passée. Toutes les filles que j'ai croisées ne lui arrivent pas à la cheville. Elle est la perfection, le rêve incarné. *Mon* rêve incarné.

Point de fuite

Je veux tout savoir d'elle : où elle vit, quelles études elle a entreprises, ce qu'elle aime par-dessus tout, ses passions, ses amours et ses désamours, ce qui l'habite au plus profond, ce qu'elle déteste, ce qui la fait frémir de plaisir ou d'horreur.

Je dois rencontrer ses amis, sa famille, et entrer, tel un conquérant, dans son royaume que je devine fort et fragile à la fois.

Je ne peux détacher mes yeux de sa silhouette ni de l'intensité de son regard. Il semble transpercer tout ce qu'elle observe comme si les portes du monde s'ouvraient derrière ses yeux gris.

Vais-je l'aborder aujourd'hui ? Peut-être.

Si je n'y parviens pas, je reviendrai à la charge, doucement mais sûrement, demain ou dans trois jours, peu importe. Comme l'aurait formulé ce cher Pindare, « ce que le destin nous refuse aujourd'hui, demain peut-être il nous l'accordera ».

Doucement... Oui, peut-être, mais pas trop quand même. Si je ne m'impose pas à elle, elle fuira, attirée par d'autres bras, d'autres bouches, d'autres cœurs. Certains l'approchent déjà d'un peu trop près et je ne peux le supporter.

Un sentiment de folie s'est emparé de moi, une folie ardente et délicieuse dans laquelle je m'enivre, celle qu'elle a provoquée par le seul battement de ses cils, par son geste désinvolte quand elle a remis en place une mèche de cheveux rebelle échappée de son turban, ou quand elle a incliné lentement la tête vers la gauche, dans ma direction, comme si elle avait senti ma présence.

Oui, je suis fou d'elle. Elle a capturé mon cœur en un claquement de doigts.

ESTHER

Mon frère et moi, on a toujours évolué comme deux lignes droites qui ne trouvent pas de point d'intersection. Chacun sa vie. Chacun ses choix. Deux inconnus avec pour unique point commun leur nom de famille.

Même petits, on n'était pas proches. Chacun jouait dans son coin et planquait ses trésors dans des cachettes pour éviter que l'autre tombe dessus. Dès qu'il découvrait les miennes, mon aîné prenait un plaisir étrange à détruire mes affaires les plus précieuses. Sans jamais s'excuser. De mensonges en mauvais coups, j'ai appris à le fuir, à me limiter à des conversations fonctionnelles, des *oui, non, bof* et à des engueulades quand il m'accusait de ses propres bêtises. J'ai pleuré un nombre incalculable de fois à cause de lui. De rage, d'impuissance et de chagrin. Lui, je ne l'ai jamais vu verser que de fausses larmes.

Je me suis adaptée à son caractère froid et perniciosus. Petit à petit, je me suis habituée à cette distance entre nous, bien plus grande que les cinq années qui nous séparent en âge.

Point de fuite

Il y a peu de temps encore, je la trouvais presque normale, anodine, évidente. Je ne m'en souciais pas, trop occupée par mes entraînements avec les filles à la piscine. La natation synchronisée prend l'essentiel de mon temps et de mon énergie. C'est un sport exigeant. Respiration, concentration, rigueur, persévérance. Cette discipline de fer est devenue indispensable à mon équilibre parce qu'elle m'empêche de penser. De trop penser. Lorsque je danse dans l'eau, ma tête se vide aussi vite qu'un ciel chargé lors d'une pluie battante.

Depuis le début, à la maison, personne ne s'intéresse à ma passion. J'achète mon équipement avec mon argent de poche, je me rends seule aux compétitions. Mes parents sont trop occupés pour me consacrer du temps et se soucier de mes allées et venues d'une piscine à l'autre du département. Ils ne se sont assis dans les gradins que trois fois, il y a des années. Sans mon frère. Normal. Je ne m'attendais à rien d'autre de sa part. Il aime rester les deux pieds sur terre autant que j'adore m'enfoncer dans les profondeurs. Il manie aussi bien les mots sur une scène de théâtre que je bats des pieds en rythme pour remonter à la surface. Il est premier de la classe, je suis avec mon équipe sur la plus haute marche du podium. Son absence lors de mes championnats m'a soulagée. Celle de mon père et de ma mère, en revanche, a agrandi cette fissure dans les tuyaux d'alimentation de mon cœur qu'aucun plombier ne parviendra à réparer.

Moi, je passe toujours après. Je l'ai compris bien assez tôt. Les exemples sont tellement nombreux. Mon fils par-ci, mon fils par-là, ma mère est intarissable sur son chéri. À l'en croire, c'est un être d'exception. Tellement génial qu'enfants, lorsque nous nous sommes approchés trop près de la rambarde du pont, c'est son petit bras que maman a attiré vers elle. Moi, je suis tombée dans la Loire. Il paraît que j'ai eu de la chance

ESTHER

qu'un batelier me secoure. À l'époque, j'avais quatre ans et je ne savais pas nager. Je ne me rappelle plus de la scène avec précision. Juste du vide et de l'impact de mon corps sur l'eau. Depuis, l'impression d'être de la cervelle de porc, ce morceau que personne n'a envie de manger, ne m'a plus quittée.

De ma mère, je n'ai reçu que des restes d'affection. Mon père, s'il a remarqué ma solitude à l'abri devant sa télévision, n'a pas pris la peine de rattraper la sauce. Une sauce amère, de plus en plus indigeste au fil des années. Dans l'univers étriqué de ma mère, où les jours se limitent à un train-train désolant, mon grand frère est devenu un dieu tout-puissant, à l'image du pseudo qu'il s'est choisi. Malgré ses airs méprisants et ses coups bas, elle l'idolâtre et ne voit que ses qualités dans la houle de défauts qu'il charrie derrière lui. Aujourd'hui, à côté de ses performances universitaires et de ses phrases recherchées, moi, je ne suis qu'un corps au fond d'un bassin.

Quand j'ai appris qu'il partait étudier à Paris, j'ai cru que les choses allaient changer, qu'il me suffirait de remplir la place laissée vide. Pas du tout. Son absence habite toute la maison, résonne dans chaque pièce. Ma mère ne parle que de lui et émet des hypothèses sur la vie palpitante qu'il mène là-bas pendant qu'elle se languit de lui dans son quotidien pâle. Elle attend avec impatience qu'il l'invite à la capitale. Elle soupire quand il reporte et reporte sa venue, sous prétexte qu'il n'a pas une minute à lui et qu'il travaille non-stop sur des projets secrets. Elle avale ces excuses aussi goulûment qu'un nourrisson un biberon de lait. Moi, je sais qu'il ment. Inutile d'entendre le son de sa voix ou de fixer son regard suffisant pour m'en assurer. C'est évident qu'il est bien content de l'avoir hors de ses pattes et de fuir notre famille trop minable pour ses prétentions.